

Voyage

LORSQUE JE QUITTAI Bruxelles, après avoir signé un contrat pour une exposition hivernale à la *Galerie royale*, avenue Louise, je pris le train de 9 h 21 pour Saint-Hubert. Je craignais ce séjour dans les Ardennes. Je me suis toujours méfié, même s'il est dans ma nature d'y sacrifier, des pèlerinages du souvenir. Jeune, pour combler mes solitudes, j'aimais ces retours aux lieux privilégiés de mon enfance. Mais je pensais qu'avec la quarantaine, j'avais passé le temps des mémoires à cultiver. Je me trompais.

J'avais quitté un climat ensoleillé ; je ne trouvais, pour égayer mes horizons, qu'une pluie lourde, cravachée par un vent d'automne. Il faisait triste temps sur le Brabant. Je sortis de ma poche le citron amer, pour le sentir. Il prenait déjà une teinte mauve, mais son parfum était toujours aussi odorant. Si je n'étais pas arrivé, au parc Beaumont, à nommer l'obsédante mélodie, ce n'était pas dans ce wagon que je pourrais le faire. Le train était complet. Je n'avais pu m'asseoir à ma place habituelle, en fin

de voiture, à droite contre la fenêtre, dos à la marche. Mais j'avais le temps. Je savais que les voyageurs descendraient pour la plupart avant Libramont. Je pourrais achever seul le trajet pour le pays où j'avais rencontré ma Flamande.

À Ciney, ma place se libéra et je changeai de banquette. Bientôt, nous entrerions dans le pays des conifères.

Je n'étais pas revenu à Saint-Hubert depuis un an. J'essayai de me remémorer les différents voyages avec ma Flamande. Surtout, celui de Noël. Durant le trajet, nous avions fait notre partie de domino. Notre histoire en était encore à ses débuts. Nous vivions comme des usuriers sur les richesses de notre rencontre. Et tout s'était achevé si lamentablement. Mais surtout, ce qui me gênait, me faisait atrocement mal, c'était d'avoir connu d'intenses bonheurs avec une femme si décevante.

Je connaissais les raisons de notre rupture. Je pouvais les analyser, les décortiquer sous le scalpel de l'introspection. Qu'importe de comprendre la fin d'une histoire si elle est pitoyable ! Il ne m'était pas salutaire de remuer toutes ces cendres ; il n'est pas bon de tisonner les peines de cœur.

Je revins à mon problème musical. J'étais arrivé à recréer l'harmonie enveloppant la mélodie lancinante. J'avais aussi trouvé la texture sonore, avec cette descente des contrebasses m'étreignant comme un sanglot. Mais je ne pouvais toujours pas la saisir totalement. Elle m'échappait, comme ces rêves qu'on essaie de maintenir

VOYAGE

au réveil. Ma seule certitude : il s'agissait d'une musique romantique.

Je regardais à la fenêtre les haies et les bois défilier sous la pluie. Les nuages rampaient sur les collines. À Libramont, je pris l'autobus. J'aimais faire le trajet par Hatrival. Comme chaque fois, j'attendais de revoir la petite chapelle dans les champs, le bois d'épinette qui me faisait songer à un tableau d'Uccello

Cette fois-ci, je ne pus trouver de place à l'*Hôtel du Luxembourg*. Je pris une chambre à l'*Abbaye*. On me donna celle qu'avait occupée Hemingway lors de son passage dans les Ardennes, en décembre 1944. Cela me laissa indifférent. Je mangeai à la *Taverne Saint-Gilles*. J'y avais eu l'idée, trois ans plus tôt, de cette étude pour la revue américaine *Arts and Life*, intitulée « Le fils de Bruegel, copiste ou faussaire ? ». J'y développais des aspects intéressants sur l'esthétique de ce grand peintre, tout en mettant en doute, à travers l'œuvre du fils, certaines attributions de toiles à Bruegel l'Ancien. L'article avait fait sensation. Je m'étais attiré de nombreuses critiques, car j'y contestais la datation de certaines toiles, dont *La Chute d'Icare* et *Le Trébuchet*, toutes deux conservées au *Musée royal des Beaux-Arts*. L'utilisation des techniques de radiographie, pour dater un tableau à vingt ans près, m'avait toujours paru manquer de sérieux.

Je m'installai à la table du coin. Les napperons de papier étaient toujours les mêmes : la *Noce villageoise* de Pierre Bruegel II (1564-1638). Je commandai une

À Libramont, Francis m'attendait sur le quai.

– La voie était réparée ?

– Oui ! J'ai deviné l'endroit aux arbres calcinés.

Francis me raconta. Voici, semble-t-il, ce qui s'était passé. On tenait les détails de la seule rescapée des quatre accompagnatrices d'un groupe d'enfants.

Leemans se rendait à Bruxelles par le train de 8 h 17. Il monta dans un wagon réservé à des tout petits de quatre à six ans qui se rendaient sur la côte, accompagnés de monitrices. C'était bien son genre, à ce disséqueur de l'âme humaine, de préférer des enfants à de bêtes voyageurs. Très vite, les petits s'intéressèrent à cet homme seul. Cela commença par un garçon qui s'amusa à lui tirer la manche tout en faisant semblant de regarder par la fenêtre. Puis un autre, un peu retardé, monta sur ses genoux en lui bavant sur la poitrine. Leemans se laissa faire, serrant le petit dans ses bras. Une ravissante enfant blonde lui tendit son album d'images : « Lis-moi, Monsieur ». C'était *Le Petit Chaperon rouge*. Leemans s'exécuta de sa voix lente et solennelle.

De temps à autre, par la vitre, il leur faisait découvrir le pittoresque du paysage.

– Regardez, les enfants, sur le bord de l'eau !

C'était un héron qui semblait de bois peint, tant il était immobile sur ses pattes. Son long bec était jaune, son plumage gris cendré. Il ressemblait à un jouet neuf sorti de sa boîte.

Ce fut à la sortie de Namur que l'accident eut lieu, juste à l'endroit où la voie domine une rue des faubourgs.

Était-ce à la suite d'un affaissement du remblai? On ne savait pas encore. Toujours est-il qu'une voiture dérailla, faisant se coucher les plus proches. Le hasard choisit celle des enfants. L'accident aurait pu ne pas avoir de trop graves conséquences. Mais au même instant passait un camion-citerne avec son plein d'essence. Le choc fut violent. Il y eut une explosion et le wagon prit feu. Une monitrice – la seule qui devait survivre parce qu'elle avait eu la chance d'être éjectée –, se traînant blessée sur le trottoir, aperçut l'embrasement, l'homme briser la vitre, arracher de ses mains ensanglantées les débris de verre et, calmement, malgré les flammes, prendre un enfant dans ses mains et le laisser glisser dans les taillis qui n'avaient pas encore pris feu, en contre-bas. Il répéta ce geste plusieurs fois, disparaissant dans la voiture et revenant toujours avec un petit à bout de bras. Puis, il y eut une nouvelle explosion, une flambée plus violente, et la jeune fille, avant de s'évanouir, aperçut Leemans faire de la main une sorte d'adieu et disparaître dans la fournaise. Ne m'avait-il pas parlé du « Triomphe de la mort »?

Dans le chœur aux magnifiques stalles, il y avait quatre petits cercueils de bois blanc – les seules victimes de Saint-Hubert – entourant un cercueil plus grand, modeste, en acajou sombre: celui de Leemans. C'était une décision du curé-doyen: « Il a donné sa vie pour les mômes, il est juste qu'il voyage avec eux. »

Le bourgmestre m'avait placé au premier rang, à côté d'un prêtre de forte corpulence, qui pleurait. Dans sa tribune, l'organiste mâchouillait un ennuyeux choral de

Réminiscences

LE LENDEMAIN de ma douloureuse nuit (celle avec le *malin*), je bois une triple à la terrasse de *La bécasse*.

– Je peux m’asseoir ?

Je regarde l’homme qui m’interpelle, d’autant que d’autres tables sont libres. La soixantaine, grand, le visage émacié et beaucoup de distinction.

– Vous ne me reconnaissez pas ? Michel Pêcheur. Nous nous sommes déjà rencontrés.

Et je me souviens. C’était à mon vernissage, cinq ans auparavant. Admirable photographe, il avait réalisé le *book* de mon exposition ; j’avais offert à son épouse une petite gouache.

Nous sympathisons rapidement, et, après deux autres trappistes, me voilà invité.

– Vous dormirez chez nous. Nous avons de la place.

Ils habitent à Mainvault, une vieille grange transformée en jolie petite maison, le grenier aménagé en chambres. Près de la porte d’entrée, un perchoir et une mangeoire accueillent les oiseaux. Quand je descends de voiture,

j'aperçois un couple de rouges-gorges. Les gens qui aiment les oiseaux ne peuvent pas être mauvais.

Mais c'est à la chambre, qui m'est réservée, que j'ai ma surprise. Il s'y trouve un magnifique piano droit et très ancien.

– C'était celui de notre fille. Elle en aimait beaucoup la couleur et le toucher. Vous en jouez ?

Je regarde l'épouse ; j'aime son beau visage. Je n'ose poser de questions, de peur de gaffer.

– C'est un bien de famille, ajoute-t-elle, et Liszt a joué dessus.

Je ne leur dis pas qu'en France, en Navarre ou ailleurs, le nombre d'instruments qu'aurait touchés le Hongrois est considérable, à en croire les gens, du grand-queue de concert au piano de bastringue. Les Pères de Bétharram, chez lesquels j'ai fait mon internat (et rien que cela m'a fait gagner mes arpents de Paradis), possèdent un admirable Pleyel de la fin du XIX^e, qu'on vient voir des alentours. Mais s'il est vrai, comme ils l'affirment, que l'illustre compositeur est passé chez eux, en pèlerinage sur la tombe de Michel Garicoïts, leur vénérable fondateur, et qu'il ait même joué, on a pu démontrer par le numéro de série que, l'année de fabrication de l'instrument, Liszt était mort depuis trois ans.

Je m'assois sur le tabouret, et j'ouvre le clavier. Je caresse les touches d'ivoire jauni, et les souvenirs sont là. Il m'est arrivé quelquefois, dans ma vie, de connaître cette soudaine résurgence d'un passé lointain, comme

RÉMINISCENCES

faire bruire un sac de billes dans la main, alors que vous êtes dans un magasin de jouets, et voir surgir, comme si c'était hier, des images d'une cour d'école primaire.

– Notre fille aimait Liszt; elle jouait très bien *Rêve d'amour*. Vous connaissez? demande l'épouse.

J'aime son regard. Alors, je raconte. On dit que je le fais bien. J'aime mieux qu'on me louange pour ma peinture, ma vanité naturelle étant plus comblée. Mais il y a toujours cette idée, chez les amis, que, puisqu'ils connaissent bien l'artiste, celui-ci ne saurait avoir ni talent ni génie. Quand vous êtes mort, c'est une autre affaire.

– J'avais huit ans. On m'envoya en colonie à *L'oiseau bleu*, en vallée d'Aspe, dirigé par un certain abbé Can (vous imaginez les calembours). C'était un pince-sans-rire, caustique, qui semblait froid: il était la bonté même. Il est mort jeune, et j'ai eu beaucoup de peine. Pourtant, je n'y fus pas heureux, pas plus qu'au collège; j'avais une sensibilité exacerbée de gamin solitaire (j'ai connu de profonds moments de mélancolie).

Mais j'aimais les dimanches soirs, quand on nous projetait *Les aventures de Tintin*. Les moniteurs réalisaient une bande sonore; je fus frappé par l'appel des trompettes de *Mazeppa*, qu'ils mettaient pour le générique hurlé par plus de quatre-vingt gosses: *Le lotus... bleu! par Her... gé!* Et c'est ainsi que Liszt devint mon compositeur préféré. Puis, le temps passa. L'année de mon baccalauréat... mais je vous ennuie, sans doute?